

14^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 10.09.2012

Le premier degré de l'humilité est celui sur lequel saint Benoît s'exprime le plus longuement. On comprend que, pour lui, c'est un degré fondamental qui est à la base de tout le reste, qui offre la raison de gravir tous les autres, la raison de rechercher l'humilité et de vivre en elle. Dans ce degré revient le thème de la crainte de Dieu, la crainte de Dieu qui consiste à reconnaître sa présence et sa volonté dans notre vie.

“Voici donc le premier degré d'humilité : se remettant toujours devant les yeux la crainte de Dieu, il consiste à fuir tout oubli et à se rappeler sans cesse tout ce que Dieu a commandé. On repassera constamment dans son esprit, d'une part, comment la géhenne brûle, pour leurs péchés, ceux qui méprisent Dieu, et comment, d'autre part, la vie éternelle récompense ceux qui le craignent.” (RB 7,10-12)

Puis il ajoute encore : “L'homme estimera que Dieu, du haut du ciel, le regarde à tout moment, qu'en tout lieu le regard de la divinité voit ses actes et que les anges les lui rapportent à tout moment. Le Prophète nous le révèle, lorsqu'il affirme que Dieu est toujours présent à nos pensées.” (7,13-14). Après quoi saint Benoît cite quelques versets des Psaumes sur ce thème.

Nous ne sommes plus habitués à ce genre de discours et pensons instinctivement avec une certaine antipathie à ce Dieu qui nous observe sans cesse et contrôle si nous faisons ce qu'Il veut. Nous trouvons aussi insupportable que les anges nous espionnent. Nous voulons être libres, indépendants, être traités comme des adultes responsables.

Ces sentiments en nous cependant ne sont pas tout à fait innocents et surtout ils ne correspondent pas à la vérité des choses. Ils sont comme un préjugé, un préjugé sur Dieu et sur sa relation avec l'homme. Un préjugé qui au fond est né avec le péché originel. Le serpent a inspiré à Adam et Eve un sentiment de méfiance à l'égard de Dieu, qu'ils ont accepté jusqu'à la rébellion, et après le péché, ce sentiment de méfiance à l'égard de Dieu s'est renforcé, au point qu'à l'arrivée de Dieu dans le jardin ils se sont cachés, remplis de peur et de honte (cf. Genèse 3,1-10).

Cette méfiance est donc née dans la conscience de l'homme comme conséquence de l'orgueil de vouloir devenir comme Dieu sans Dieu : “Vous deviendrez comme Dieu”, promet le serpent à Eve (Gn 3,5). Mais il leur fallait le faire en se cachant de Dieu, loin de Lui, loin de son regard. Et Dieu, qui cependant voit tout, a laissé à Adam et Eve cet espace pour faire quelque chose dans son dos, comme s'Il n'existait pas, et même : contre Lui. C'est l'espace de la liberté. La liberté devrait nous rappeler que Dieu, quoique étant présent partout, quoique voyant et sachant tout, même nos pensées les plus cachées, ne veut pas que nous le servions et lui obéissions par peur.

Dieu ne veut pas être le gardien d'une prison ou l'agent de police qui observe tout, prêt à intervenir et à punir. Dieu nous laisse la liberté d'accueillir ou de refuser ce qu'Il ne peut pas ne pas être.

Dieu donne à notre liberté la possibilité de refuser la réalité, de nier ce qui au fond est évident. Que Dieu soit partout et sache tout est une réalité qui, en soi, est évidente. Si Dieu existe, si Dieu est Dieu, il est évident qu'il nous "regarde à tout moment" (7,13) et qu'il est "toujours présent à nos pensées" (7,14). Mais nous sommes libres de ne pas y penser, de l'oublier, de vivre comme s'il n'en était pas ainsi.

Or c'est là le début de la chute, la chute des orgueilleux. Le serpent de l'Eden n'est autre qu'un ange tombé du ciel par orgueil, niant l'amour de Dieu, et qui symboliquement se retrouve à ramper par terre.

Tout cela veut dire que le chemin du retour, de la conversion dans l'humilité, doit commencer à partir de là. Il s'agit au fond de retrouver la présence de Dieu et son regard sur nous, sur notre cœur, non comme ce qui nous empêche d'être nous-mêmes, mais comme la condition de notre bonheur et de notre plénitude. Il s'agit d'ouvrir les yeux sur la réalité, de sortir de l'ombre du mensonge, et des peurs qui nous cachent à la face du Dieu bon qui nous cherche pour demeurer avec nous.

Ce travail, pour saint Benoît et toute la tradition judéo-chrétienne, s'appelle "mémoire", faire mémoire de Dieu et de sa volonté. Se souvenir de quelqu'un, cela veut dire remettre cette personne devant nous et nous remettre en présence de cette personne. Mais la mémoire de Dieu ne nous met pas devant un souvenir, une pensée sur Dieu, mais devant le fait qu'il est toujours présent et nous regarde. Nous souvenir du Seigneur veut dire retrouver la relation perdue avec lui. C'est comme nous éveiller du sommeil, dans lequel nous n'avons devant nous que des rêves, des présences irréelles, pour nous retrouver devant ce qui est vraiment réel : Dieu, son dessein sur nous, son regard, son amour, les paroles qu'il nous dit. Là est la vraie réalité, et nous devons nous réveiller de l'oubli et de la distraction qui nous dérobent à elle et nous font aller à la dérive des rêves de notre orgueil. Quand le serpent l'a trompée, Eve s'est mise à rêver tout éveillée : "Alors la femme vit que l'arbre était bon à manger, agréable aux yeux et désirable pour acquérir la sagesse" (Gn 3,6). Nous aussi, comme l'orgueil et la vanité nous font rêver, de même que les choses auxquelles nous pensons sans penser au Seigneur !

Comme l'enfant prodigue, nous avons toujours besoin de "rentrer en nous-mêmes" (cf. Lc 15,17) et de repenser au Père pour retourner en sa présence, à la vraie réalité de la présence et l'amour du Père. "Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers" (Lc 15,20). C'est comme cela que Dieu se penche sur nous, c'est comme cela que rien ne lui échappe et qu'il scrute nos pensées : non pour nous juger, nous condamner et nous punir, mais pressé de nous embrasser et de nous accueillir pour « être toujours avec lui » (cf. Lc. 15,31).

La géhenne brûlant ceux qui méprisent Dieu, à laquelle Saint Benoît demande ici de penser continuellement (RB 7,11), c'est précisément la dégradation et la tristesse de ceux qui se dérobent et se tiennent à distance de l'amour du Père miséricordieux.

Au contraire, "la vie éternelle est préparée pour ceux qui craignent Dieu" (ibid.), parce que la crainte du Seigneur consiste justement à ne pas oublier la présence de Dieu comme réalité à laquelle notre vie peut se rattacher pour toujours.

Cette conversion, ce retour, saint Benoît nous le demande jusque dans nos pensées, qui sont l'instrument de l'oubli ou de la mémoire, donc de l'éloignement ou du retour au Seigneur. C'est un grand thème de toute l'ascèse monastique. Sans un travail sur nos pensées, toute la vie monastique ne serait rien d'autre qu'un défilé de mode religieuse, parce que nous n'aurions plus d'autre fonction que de porter des vêtements étranges...

Cependant, je crois que la chose la plus importante à retenir dès le premier degré d'humilité est que l'humilité, comme toute vertu chrétienne, est une question de relation avec le Seigneur. Ce n'est pas un état spirituel à atteindre, comme on atteint, par exemple, le nirvana. L'humilité a comme degré fondamental, qui dans un certain sens, supporte toute l'échelle, le retour au souvenir de la présence de Dieu dans notre vie, et dans tous les autres degrés de l'humilité ce ne sera rien d'autre que cela, que l'approfondissement de cela. Dans la vie chrétienne, on ne vit rien qui ne soit relation avec le Seigneur.

Quand saint Benoît est revenu à Subiaco, après son expérience de supérieur d'une communauté qui a tenté de l'empoisonner, saint Grégoire le Grand affirme, dans une expression devenue très célèbre, "*habitavit secum* – il habita avec lui-même." Ces deux mots toutefois ne suffisent pas pour décrire le recueillement dans lequel Benoît s'est retiré ; il faut citer la phrase entière de saint Grégoire : "*Solus in superni spectatoris oculis habitavit secum* – seul sous le regard du spectateur céleste, il habita avec lui-même" (*Dialogues* II, ch. 3).

C'est sous le regard de Dieu que Benoît se retrouve lui-même et se recueille, c'est en présence du Seigneur qui se penche sur lui avec amour qu'il retrouve la paix et le chemin de sa vocation. C'est là le premier degré d'humilité, le degré fondamental, celui qu'on ne peut pas "sauter" sous peine de ne pas atteindre les autres. Saint Benoît, avant de nous le demander, l'a vécu le premier à Subiaco et tout au long de sa vie.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist